

## L'art d'écrire des livres non nécessaires

Jésus K., *Les misères de Banane*, Montréal, Lanctôt, 2003, 144 p.

Olivier Duculot, *Continuer*, Montréal, Point de fuite, 2003, 120 p.

Normand Martineau, *Le hangar*, Montréal, Marchand de feuilles, 2003, 160 p.

Andréanne Savoy

Number 114, Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36915ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Savoy, A. (2004). Review of [L'art d'écrire des livres non nécessaires / Jésus K., *Les misères de Banane*, Montréal, Lanctôt, 2003, 144 p. / Olivier Duculot, *Continuer*, Montréal, Point de fuite, 2003, 120 p. / Normand Martineau, *Le hangar*, Montréal, Marchand de feuilles, 2003, 160 p.] *Lettres québécoises*, (114), 24-25.

# L'art d'écrire des livres non nécessaires

*Heureusement, des éditeurs continuent de donner leur chance aux auteurs d'un premier livre. Malheureusement, ces auteurs ne méritent pas toujours leur bonne fortune.*

R O M A N | ANDRÉANNE SAVOY

« C'EST FOIS SUR LE MÉTIER... » est un conseil aussi connu que moralisateur, mais le lecteur aguerrri sait d'expérience que plusieurs écrivains ou aspirants au titre auraient dû le faire leur. Cependant, l'auteur d'un premier livre, peut-être pressé de publier, n'aura pas toujours cette patience de peaufiner son ouvrage, ce que de toute façon ne demandera pas toujours l'éditeur. Résultat : des livres décevants dont, même, on a peine à s'expliquer la publication. C'est peu ou prou la réaction que suscitent Jésus K., Olivier Duculot et Normand Martineau.

## UNE FARCE GRAND-GUIGNOLESQUE

Qui se cache derrière Jésus K. et pourquoi, d'abord, ce pseudonyme peu utile ? Il y a là création d'une énigme bon marché... Passons. Donc, Jésus K., puisque tel est son nom d'emprunt, entend nous proposer une satire sociale. Soit « un zoo totalement délabré » (parodie d'une ville ou d'un pays quelconques ?). M. Limebarro, qui en est le très incompétent gardien – mais tous, dans ce zoo, sont d'une incompétence crasse : ainsi la cage des loups a été placée à côté de celle des moutons (parodie des errements de la bureaucratie ?) –, découvre un jour que le gorille est en réalité un être humain. « Cet imposteur aurait vécu sans travailler depuis plusieurs années, voire plusieurs décennies. » Évidemment, puisqu'il était depuis toujours, soit vingt-cinq ans, logé et nourri par le zoo (parodie de l'aide sociale ?). Qu'à cela ne tienne, on lui fera un procès pour usurpation d'identité et *tutti quanti*.

Le clou de l'affaire, c'est que le vrai gorille vit, lui, sans être inquiété, sous l'identité de maître Tranchemontagne, comme on le devine dès la première apparition de ce personnage élevé dans un orphelinat. Pour cause de physique peu avantageux, l'avocat affiche un *curriculum vitae* peu reluisant, et une existence *idem*. Son témoignage tardif changera le cours des choses. Entre-temps, l'interminable procès, sous la gouverne d'un juge Sulfite flanqué d'un marteau doté d'un certain niveau de pensée, et couvert par des journalistes en délire perchés au jubé, aura maintes fois viré à

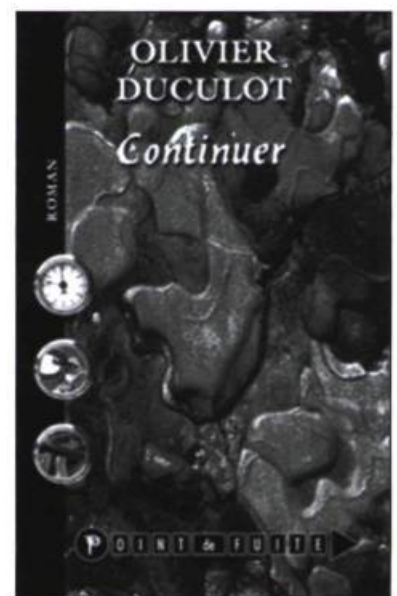
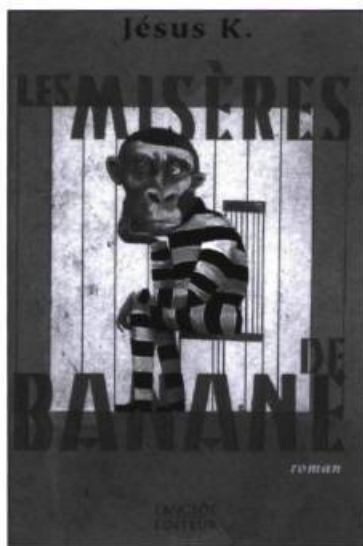
la foire. « Ce procès si prometteur s'enlisait dans un marécage de sottises », précisera l'auteur à la page 87 (celui-ci intervient par ailleurs à diverses reprises, pour « dialoguer » avec ses personnages ou pour commenter son propre travail). Mention inutile : qu'attendre d'un procès reposant sur une cause aussi absurde ? Tout finira bien néanmoins, car certains des acteurs du roman retrouveront leur bon sens. Quant au faux gorille prénommé Banane et à « maître » Tranchemontagne, ils deviendront les meilleurs amis du monde.

Pirouettes à répétition, jeux de mots forcenés et surabondants caractérisent *Les misères de Banane*, caricature plutôt lourde d'on ne sait trop quoi (du système judiciaire ? de la société en général ? des Administrations publiques qui prennent des vessies pour des lanternes ?). Pour tout dire, on cherche un sens à la présentation de cet univers ubuesque. Les supposés éléments de satire sociale tournent à vide et la farce s'avère plus grotesque qu'absurde. Jésus K. se complait dans un humour de potache qui, à la rigueur, arrache parfois un sourire ; mais sans doute fut-il prudent en effet, compte tenu du manque généralisé de subtilité dont souffre son roman, d'user d'un pseudonyme.

## L'ÉCRITURE COÛTE QUE COÛTE

Si *Continuer*, d'Olivier Duculot, est d'une autre teneur que *Les misères de Banane*, si le projet en est complètement différent, il aurait lui aussi nécessité un sérieux travail supplémentaire avant publication.

« Autofiction » que le roman de Duculot ? En tout cas comme l'auteur, le narrateur s'appelle Olivier Duculot et se consacre à un manuscrit, son premier, qu'il a intitulé *Continuer*. Il n'est donc pas encore tout à fait écrivain mais veut écrire à tout prix, bien qu'il sache n'avoir pas grand-chose à dire et n'être guère visité par l'inspiration. De toute façon, notre homme n'a cure du sens – en cela il s'inscrit bien dans la donne actuelle –, mais en





revanche mythifie la grande geste d'écrire. Pour lui, l'écriture est une psychothérapie ; son projet « romanesque » consiste à se regarder vivre, à se centrer sur son *ego* et à jeter sur papier les fruits de cette introspection. Or le personnage-narrateur s'avère d'une banalité confondante, avec une existence d'une banalité confondante, et des réflexions d'une banalité confondante. Les premières dizaines de pages du roman, qui n'épargnent rien de ses interrogations nombrilistes – et Dieu que son nombril est petit ! – et de ses réflexions élémentaires sur l'écriture, sont ainsi de l'ordre du déjà lu et, par conséquent, passablement rédhibitoires. Par ailleurs, le style de Duculot auteur n'est guère plus relevé que la personnalité de son protagoniste. La description des états d'âme étriqués et de la plate existence de ce dernier risque d'avoir raison de bien des patiences avant que le roman bifurque.

Justement, le narrateur a un jour un accident d'auto, en ressort paraplégique, et ce nouvel état semble changer son rapport à l'écriture. À compter de ce moment, Olivier ne se satisfait plus de lui-même comme sujet de roman, il ne croit plus au pouvoir cathartique de l'écriture introspective, et se met à chercher ailleurs l'inspiration. Sa femme de ménage, qu'il paie grâce aux prestations de la Société de l'assurance automobile du Québec (ce rappel des largesses du système public empêche de perdre le sens des réalités !), deviendra sa muse. Elle est jeune, c'est une ex-vedette instantanée qui aujourd'hui vivote en récurant l'appartement (et le sexe) d'hommes financièrement aisés ; pour poursuivre son projet d'écriture, le narrateur a troqué ses états d'âme contre la vie, passée et présente, de sa femme de ménage. Grand bien lui fasse. Mais quel message Olivier Duculot, auteur, entend-il livrer avec son *Continuer* ? À l'évidence, que par-delà le propos importe d'abord le geste d'écrire, que l'écriture peut se permettre d'être vide de sens. Ou que n'importe qui peut devenir écrivain (à condition de tomber sur un éditeur complaisant ?) car, comme le fait remarquer le narrateur, l'écriture requiert un investissement minimal, contrairement, par exemple, à la peinture ou au cinéma. On peut ainsi s'arroger le statut d'artiste à peu de frais.

## LA SORTIE DU PLACARD

*Le hangar*, de Normand Martineau, « a été caché pendant dix ans », nous informe l'éditeur en quatrième de couverture. Il devait donc être constitué d'une matière bien sulfureuse. Ou scandaleuse. Pourtant non. Ne serait-ce qu'à cause de Michel Tremblay et de son œuvre qui, on le sait, dévoile depuis belle lurette de larges pans de son histoire personnelle.

Pierre, le narrateur, est aujourd'hui atteint du sida. Et est hanté par des personnages clefs de son enfance : la « Mère-montagne », la grand-mère surnommée Bette-Davis, l'oncle Charles-Émile, un travesti qui, à l'époque (les années soixante), se produisait dans les « clubs » de la rue Saint-Laurent, et surtout « l'ogre » paternel, homme fruste qui n'a cessé de peser sur ce fils, de le hanter tout en l'attirant. Promis à une mort prochaine, le narrateur s'adonne aux réminiscences, renoue avec sa propre histoire, en insistant sur les périodes de l'enfance et de l'adolescence, dans ce qui se veut une tentative de dialogue – ce dialogue n'ayant jamais eu lieu – avec le père maintenant disparu. « Votre mort si souvent souhaitée, inventée, appelée à grands cris dans mon enfance ; voilà qu'elle arrive trop tôt pour me rassurer et trop tard pour me consoler. » Tout au long, le narrateur s'adresse ainsi à « l'ogre » afin de l'exorciser et, ce faisant, espère atteindre une certaine sérénité.



Pierre a eu le malheur de naître en 1952 : le malheur, oui, car lorsque, jeune encore, il se découvre homosexuel, la société québécoise, c'est un lieu commun de le dire, ne manifeste guère d'écoute à cet égard. Ses premiers émois, il les éprouve à l'égard de son frère aimé. Ses camarades d'école se moquent de sa « différence qui ne trouve pas encore de justification ou d'explication ». Honteux, l'adolescent dissimule une nature que tout le monde devine. À vingt ans, il a sa première liaison avec un homme. « Nous posons des gestes coupables pour une machination bien naïve et un bien petit péché, parce que nous sommes du même sang. » Martineau, on le voit, ne craint pas l'enflure stylistique. Cela n'aide en rien à ce roman truffé de lieux communs, situé à mi-chemin d'*Une enfance à l'eau bénite*, de Denise Bombardier, et de *La nuit des princes charmants*, de Michel Tremblay. On retrouvera même le « moman » caractéristique de Tremblay (sans l'accent circonflexe, il est vrai), et les dialogues en joual...

Premier roman cathartique et, de toute évidence, autobiographique, *Le hangar* serait donc resté dans le placard pendant une décennie. Bien malin qui pourrait dire en quoi sa sortie est aujourd'hui pertinente.

Visitez le site  
de la revue Estuaire  
[www.estuaire-poesie.com](http://www.estuaire-poesie.com)